

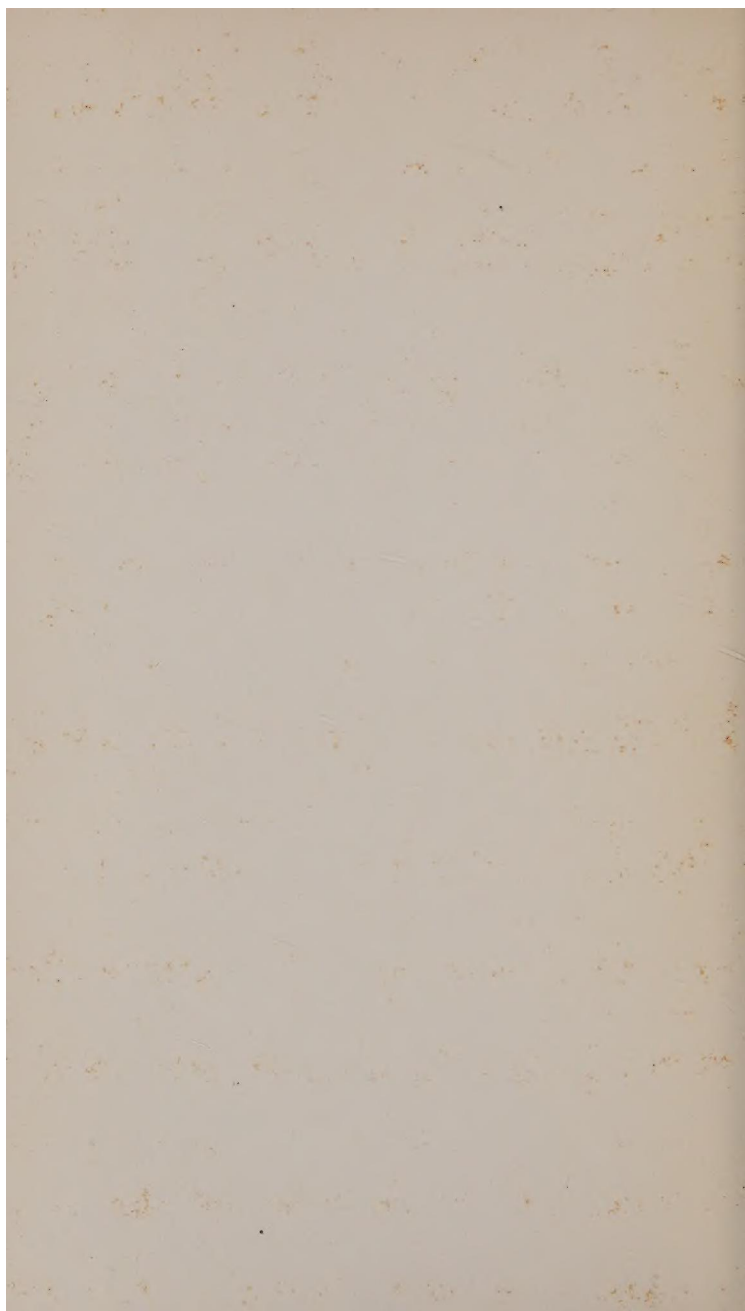
BERTOLT BRECHT

Histoires

de monsieur Keuner

L'ARCHE

Travaux 29



Histoires
de monsieur Keuner
Travaux 29

BERTOLT BRECHT

Histoires

de monsieur Keuner

Texte *français*

MAURICE REGNAUT

L'ARCHE

86, rue Bonaparte

Paris 6e

Certaines de ces « Histoires de monsieur Keuner » ont déjà été publiées en français par L'Arche en 1961, dans le recueil intitulé *Histoires d'almanach*. L'ensemble complet qu'elles constituent ici, après avoir été retraduites, avec toutes les autres « Histoires de monsieur Keuner » jusque-là inédites en français (celles-ci sont au nombre de 47 sur un total de 87), a paru pour la première fois en Allemagne, aux éditions Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main, 1967, dans le volume 5 des « *Gesammelte Werke* » où il a été tenu compte de la chronologie, que nous avons nous-mêmes suivie, des premières publications partielles antérieures, dans *Essais*, cahier 1, Berlin 1930, cahier 5, Berlin 1932, cahier 12, Francfort 1953 ; *Histoires d'almanach*, Berlin 1949 ; *Sinn und Form*, 2e cahier spécial Bertolt Brecht, Berlin 1957 ; *Histoires*, volume 81 de la « Bibliothèque Suhrkamp », 1962, et *Proses*, volume 2, Francfort 1965.

L'histoire « L'Animal préféré de monsieur K. », p. 36, existe également sous une forme versifiée et a donc été déjà publiée en français dans *Poèmes* 9, p. 38, L'Arche 1968. On trouvera de même dans ce dernier ouvrage, p. 36, l'histoire sous forme de

poème « Sur la fine fleur des bêtes féroces » de la p. 26.

Les patronymes « Egge », p. 7, « Wirr », p. 74, et « Tief », p. 82, auraient pu être traduits respectivement par « Laherse », « Leconfus » (ou « Letrouble ») et « Leprofond ».

Titre original :

Geschichten vom Herrn Keuner

© 1967, Suhrkamp Verlag, Francfort-sur-le-Main,

tous droits réservés.

1980, L'Arche, Editeur, Paris,

pour la traduction française.

La sagesse du sage est dans sa contenance

Un professeur de philosophie vint voir monsieur K. et l'entretint de sa sagesse personnelle. Au bout d'un moment monsieur K. lui dit : « Tu n'es pas assis à ton aise, tu ne parles pas à ton aise, tu ne penses pas à ton aise. » Le professeur de philosophie se mit en colère et dit : « Ce n'est pas sur moi que je voulais savoir quelque chose, mais sur le contenu de ce que je disais. » « Cela n'a aucun contenu », dit monsieur K. « Je te vois aller gauchement, et tu n'atteindras aucun but tout le temps que je te verrai aller. Tu parles obscurément, et tout le temps que tu parleras, tu ne feras aucune clarté. Au vu de ta contenance, ton but ne m'intéresse pas. »

5

Organisation

Monsieur K. dit un jour : « Celui qui pense ne prend pas une lumière de trop, pas un morceau de pain de trop, pas une pensée de trop. »

6

Dispositions contre la violence

Quand devant une nombreuse assistance, dans une grande salle, monsieur Keuner, le penseur, se prononça contre la violence, il remarqua que les gens devant lui reculaient et sortaient. Il se retourna et vit derrière lui — la Violence.

« Que disais-tu ? », lui demanda la Violence.

« Je me prononçais en faveur de la violence », répondit monsieur Keuner.

Quand monsieur Keuner fut sorti, ses élèves lui demandèrent des nouvelles de son échine. **Monsieur** Keuner répondit : « L'échine que j'ai n'est pas à rompre. Il faut précisément que je vive plus longtemps que la violence. »

Et monsieur Keuner raconta l'histoire suivante : Au domicile de monsieur Egge, qui avait appris à dire non, arriva un jour, au temps de l'illégalité, un agent qui présenta une attestation, établie au nom de ceux qui régnaient sur la ville, et sur laquelle était écrit que tout domicile où le porteur poserait le pied serait sa propriété ; de même serait sa propriété toute nourriture aussi qu'il réclamerait ; de même serait à son service tout homme aussi qu'il y verrait.

L'agent s'installa sur une chaise, réclama à manger, se lava, se coucha et, le visage vers le mur,

7

demanda avant de s'endormir : « Seras-tu à mon service ? »

Monsieur Egge étendit sur lui une couverture, chassa les mouches, veilla sur son sommeil, et comme en ce jour-là, il lui obéit durant sept années. Mais quoi qu'il fit pour lui, il y eut une chose qu'il se garda bien de faire : ce fut de dire un mot. Quand les sept années furent passées et que l'agent eut pris de l'embonpoint à force de manger, dormir et commander, l'agent mourut. Alors monsieur Egge

l'entortilla dans la couverture perdue, le traîna hors de la maison, nettoya le lit, badigeonna les murs, reprit son souffle et répondit : « Non. »

8

Des porteurs du savoir

« Qui porte le savoir n'a pas à combattre ; ni à dire la vérité ; ni à rendre un service ; ni à ne pas manger ; ni à refuser les honneurs ; ni à être reconnaissable. Qui porte le savoir n'a de toutes les vertus qu'une seule : il porte le savoir », disait monsieur Keuner.

9

L'esclave du but

Monsieur K. posait les questions suivantes :

« Chaque matin mon voisin fait de la musique sur un gramophone. Pourquoi fait-il de la musique ? On me dit : parce qu'il fait de la gymnastique. Pourquoi fait-il de la gymnastique ? Parce qu'il a besoin d'être fort, me dit-on. Pour quelle raison a-t-il besoin d'être fort ? Parce qu'il lui faut vaincre ses ennemis dans la ville, dit-il. Pourquoi lui faut-il vaincre des ennemis ? Parce qu'il veut manger, me dit-on. »

Après qu'on lui eut dit que son voisin faisait de la musique pour faire de la gymnastique, de la gymnastique pour être fort, voulait être fort pour abattre ses ennemis, abattait ses ennemis pour manger, monsieur K. posa sa question : « Pourquoi mange-t-il ? »

10

Les maux des meilleurs

« A quoi travaillez-vous ? » demanda-t-on à monsieur K. Monsieur K. répondit : « J'ai beaucoup de mal, je prépare ma prochaine erreur. »

11

L'art de ne pas corrompre

Monsieur K. recommanda un homme à un commerçant en raison de son incorruptibilité. Deux semaines plus tard, le commerçant revint trouver monsieur K. et lui demanda : « Qu'entendais-tu par incorruptibilité ? » Monsieur K. dit : « Quand je dis : l'homme que tu engages est incorruptible, j'entends par là que tu ne peux pas le corrompre. » « Bien », dit le commerçant contristé, « alors j'ai tout lieu de craindre que ton homme ne se laisse corrompre même par mes ennemis. » « Je n'en sais rien », dit monsieur K. avec détachement. « Mais moi », s'écria irrité le commerçant, « il ne cesse d'abonder dans mon sens, il se laisse donc corrompre aussi par moi ! » Monsieur K. sourit d'un air vaniteux. « Par moi il ne se laisse pas corrompre », dit-il.

12

Amour de la patrie, haine des patries

Monsieur K. ne tenait pas pour nécessaire de vivre dans un pays déterminé. Il disait : « Je peux partout souffrir de la faim. » Mais un jour il traversa une ville qui était occupée par l'ennemi du pays où il vivait. Un officier de cet ennemi vint à sa rencontre et l'obligea à descendre du trottoir. Monsieur K. descendit et s'aperçut qu'il s'emportait contre cet homme, et non seulement contre cet homme, à dire vrai, mais surtout contre le pays auquel l'homme appartenait, à tel point qu'il souhaitait qu'on pût l'effacer de la surface de la terre. « Pour quelle raison », demanda monsieur K., « suis-je devenu l'espace de cette minute un nationaliste ? Pour cette raison que j'ai rencontré un nationaliste. Mais c'est pourquoi il faut vraiment extirper la bêtise, parce qu'elle rend bêtes ceux qui la rencontrent. »

13

La mauvaise qualité

n'est pas non plus meilleur marché

Réfléchissant aux hommes, monsieur Keuner en venait à ses pensées sur la répartition de la pauvreté. Un jour, regardant tout autour de lui dans sa demeure, il eut envie d'autres meubles, de qualité plus mauvaise, meilleur marché, plus misérables. Il alla aussitôt chez un ébéniste et le chargea d'enlever la laque de ses meubles. Mais quand la laque fut enlevée, les meubles n'eurent pas l'air misérable, mais simplement détérioré. Il fallut pourtant payer la facture de l'ébéniste et monsieur Keuner, qui plus est, dut jeter ses propres meubles et en acheter de nouveaux, misérables, bon marché, de mauvaise qualité, tels vraiment qu'il les désirait. Quelques personnes, apprenant cela, rirent alors de monsieur Keuner, du fait que ses meubles misérables étaient revenus plus chers que les laqués. Mais monsieur Keuner dit : « Il appartient à la pauvreté non d'épargner, mais de dépenser. Je vous connais : votre pauvreté ne s'accorde pas avec vos pensées. Mais avec mes pensées ne s'accorde pas la richesse. »

14

Souffrir de la faim

A propos d'une question sur la patrie, monsieur K. avait fait cette réponse : « Je peux partout souffrir de la faim. » Un certain auditeur lui demanda d'où venait qu'il dise souffrir de la faim, alors qu'en réalité il avait tout de même à manger. Monsieur K. se justifia en disant : « Je voulais dire probablement : je peux vivre partout si je veux vivre là où règne la faim. J'accorde que c'est une grande différence, que je souffre moi-même de la faim ou que je vive là où la faim règne. Mais pour mon excuse, qu'il me soit permis de mentionner que pour moi vivre là où règne la faim, si ce n'est pas aussi grave que souffrir de la faim, c'est tout de même pour le moins très grave. Si j'avais faim, ce ne serait vraiment pas important pour d'autres, mais que je sois opposé à ce que la faim règne, c'est important. »

15

Proposition quand il n'est pas tenu compte de la proposition

Monsieur K. recommandait de joindre si possible à chaque proposition amiable, pour le cas où il n'en serait pas tenu compte, une autre proposition. Quand par exemple il avait conseillé à quelqu'un dont la situation était mauvaise un procédé précis qui lésait aussi peu de monde que possible, il signala en plus un autre procédé, moins anodin, mais pas pour autant le plus radical. « Celui qui ne peut pas tout », disait-il, « on ne doit pas le dispenser du moindre. »

16

Originalité

« Aujourd'hui », se plaignait monsieur K., « innombrables sont ceux qui se vantent publiquement de pouvoir composer tout seuls de grands livres et généralement on approuve. Le philosophe chinois Tchouang-Tseu, encore dans la force de l'âge, composa un livre de cent mille mots qui pour les neuf dixièmes était fait de citations. De tels livres chez nous ne peuvent plus être écrits, car l'inspiration manque. En conséquence, les pensées ne sont produites que dans l'atelier personnel, qui n'en réussit pas assez se faisant l'effort d'être paresseux. Aussi n'existe-t-il, bien sûr, aucune pensée qu'on puisse prendre à son compte, aucune formulation d'une pensée qu'on puisse citer. Qu'il leur faut peu de chose à tous ceux-là pour fonctionner ! Un porte-plume et un peu de papier, c'est tout ce qu'ils peuvent présenter ! Et sans nulle aide, uniquement avec le misérable matériau que peut apporter sur ses bras un seul homme, ils érigent leurs cabanes ! Ils ne savent pas de bâtiments plus grands que ceux qu'un homme est en état de construire seul ! »

17

La question de savoir s'il y a un dieu

•

Quelqu'un demandait à monsieur K. s'il y avait un dieu. Monsieur K. dit : « Je te conseille de réfléchir à ceci : ton comportement changerait-il selon la réponse à cette question ? S'il ne changeait pas, nous pouvons laisser la question tomber. S'il changeait, je peux du moins t'aider encore dans cette mesure où je te dis que tu t'es déjà prononcé : tu as besoin d'un dieu. »

18

Le droit à la faiblesse

Monsieur K. rendit service à quelqu'un dans une affaire difficile. Ce quelqu'un, par la suite, se dispensa de toute espèce de remerciement.

Monsieur K. étonna alors ses amis en se plaignant hautement de l'ingratitude de ladite personne. Ils trouvèrent les manières de monsieur K. choquantes et dirent même : « Ne savais-tu pas qu'on ne doit rien faire en vue d'obtenir de

la reconnaissance, attendu que l'homme est trop faible pour être reconnaissant ? » « Et moi », demanda monsieur K., « ne suis-je pas un homme ? Pourquoi ne serais-je pas faible au point d'exiger de la reconnaissance ? Les gens croient toujours qu'ils avouent être sots quand ils avouent avoir été victimes d'une vilénie. Pour quelle raison au juste ? »

19

Le garçon sans défense

Monsieur K. parlait de cette mauvaise habitude de remâcher en silence l'injustice subie et racontait l'histoire suivante : « A un garçon qui pleurait devant lui, un passant demanda la raison de son chagrin. "J'avais deux sous de côté pour le cinéma", dit le gamin, "alors un garçon est venu et m'en a pris un dans la main", et il montra un garçon qu'on pouvait voir à quelque distance. "Tu n'as donc pas crié au secours ?" demanda l'homme. "Si", dit le garçon, et il sanglota un peu plus fort. "Personne ne t'a entendu ?" lui demanda l'homme encore en le caressant affectueusement. "Non", sanglota le garçon. "Tu ne peux donc pas crier plus fort ?" demanda l'homme. "Non", dit le garçon, et il le regarda avec un espoir neuf. Car l'homme souriait. "Alors donne aussi celui-là", dit-il : il lui prit dans la main le dernier sou et continua insouciant son chemin. »

20

Monsieur K. et la nature

Interrogé sur *ses* rapports avec la nature, monsieur K. dit : « J'aimerais de temps à autre, en sortant de la maison, voir quelques arbres. Surtout quand par leur aspect changeant selon le moment du jour et de l'année, ils atteignent un degré de réalité si particulier. C'est que nous, dans les villes, nous ne nous y reconnaissons plus avec le temps, à ne voir jamais que des objets d'usage, maisons et routes, lesquelles inhabitées seraient vides, inutilisées seraient absurdes. L'ordre social qui nous est propre, il est vrai, nous fait mettre aussi les hommes au nombre des objets d'usage et là les arbres ont, du moins pour moi qui ne suis pas menuisier, quelque chose d'autonome qui rassure, d'indépendant de moi, et je vais jusqu'à espérer qu'ils ont en eux, même pour les menuisiers, un quelque chose qui ne peut être utilisé. »

« Pourquoi n'allez-vous pas, si vous voulez voir des arbres, faire simplement un tour de temps en temps en pleine nature ? » lui demanda-t-on. Monsieur Keuner répondit étonné : « J'ai dit que j'aimerais les voir *en sortant de la maison*. »

(Monsieur K. disait aussi : « C'est une nécessité pour nous de faire de la nature un usage parci-

21

monieux. A s'attarder dans la nature sans travailler, on tombe aisément dans un état morbide, quelque chose comme de la fièvre s'abat sur vous. »)

22

Questions convaincantes

« J'ai remarqué », dit monsieur K., « que nous en écartons beaucoup de notre doctrine en les intimidant par ce fait que nous avons réponse à tout. Ne pourrions-nous pas, dans l'intérêt de la propagande, dresser une liste des questions qui nous paraissent totalement sans réponse ? »

23

Fiabilité

Monsieur K., qui était pour l'ordre dans les rapports humains, resta sa vie durant impliqué dans des luttes. Un jour, il se trouva une fois de plus engagé dans une affaire désagréable qui l'obligeait à se rendre, de nuit, en plusieurs endroits de la ville très éloignés les uns des autres. Comme il était malade, il demanda son manteau à un ami. Celui-ci le lui promit, bien qu'il dût de ce fait revenir lui-même sur un petit engagement. Vers le soir, la situation de monsieur K. s'était aggravée au point que ces démarches ne lui servaient plus à rien et que tout autre chose était nécessaire. Toutefois, et malgré le manque de temps, monsieur K., appliqué quant à lui à respecter ses engagements, alla chercher, à l'heure dite, le manteau devenu inutile.

24

Les retrouvailles

Un homme qui n'avait pas vu monsieur K. depuis longtemps le salua dans ces termes : « Vous n'avez pas du tout changé. »

« Oh ! » dit monsieur K. en devenant tout pâle.

25

Sur la fine fleur des bêtes féroces

Quand monsieur Keuner, le penseur, apprit

Que le plus fameux criminel de la ville de New

[York,

Trafiquant d'alcool et tueur en gros,

Avait été abattu comme un chien, puis

Enterré sans tambour ni trompette,

Il n'exprima rien que de l'étonnement.

« Comment, dit-il, en est-on arrivé à ce point

Que même le criminel risque sa vie,

Que même celui qui est prêt à tout

Ne connaît pas la moindre réussite ?

Chacun sait que ceux-là sont perdus
Qui ont souci de leur dignité d'hommes.
Mais ceux qui n'en ont cure ?
Doit-on dire : qui échappe à l'abîme
Mourra sur les sommets ?
La nuit, dans leur sommeil, s'agitent, baignés de
[sueur, les gens honnêtes,
Le plus léger pas les remplit d'effroi,
Leur bonne conscience les poursuit jusque dans le
[sommeil,
Et maintenant j'apprends que même le criminel
Ne peut plus dormir tranquille ?
Quel désordre !

26

En quels temps vivons-nous !
Ce que j'apprends, c'est que commettre une
[simple vilénie,
C'est ne commettre plus rien.
Avec un meurtre seulement
Plus personne ne s'en tire.
Trahir deux ou trois fois par matinée :
Pas un qui n'y soit disposé.
Mais de quelle importance est la disposition,
Alors qu'il ne s'agit que d'être capable !
La veulerie elle-même ne suffit pas encore :
Ce qui est décisif, c'est la prestation !
Ainsi même le scélérat
Au tombeau descend sans tambour.
Si nombreux sont ses pareils
Qu'il ne retient pas l'attention.
Il aurait pu avoir sépulture à bien meilleur prix,

Lui qui avait si soif d'argent !
Tuer tant et tant
Et vivre si peu !
Tant et tant de crimes
Et si peu d'amis !
Aurait-il manqué de tout
Que leur nombre n'aurait pu être moindre.
Au vu de tels événements,
Comment ne pas perdre courage ?

27

Quel projet faire encore ?
Quel crime encore imaginer ?
Il n'est jamais bon de trop exiger.
Voir des choses pareilles, dit monsieur Keuner,
Nous démoralise. »

Forme et matière

Monsieur K. regardait un tableau octroyant à quelques objets une forme très volontaire. Il dit : « Il en va de quelques artistes, quand ils regardent le monde, comme de beaucoup de philosophes. Dans l'effort vers la forme, la matière se perd. Un jour je travaillais chez un jardinier. Il me mit dans les mains un sécateur et me dit de tailler un laurier. L'arbre était dans un pot et on le prêtait pour une fête. Il devait avoir à cette fin la forme d'une boule. Je me mis aussitôt à couper les pousses désordonnées, mais quels que fussent tous mes efforts pour arriver à cette forme de boule, je restai longtemps sans y parvenir. Une fois j'avais trop rogné d'un côté, une fois trop de l'autre. Quand enfin ce fut devenu une boule, cette boule était très petite. Le jardinier dit déçu : "Bien, voici la boule, mais où est le laurier ?" »

29

Conversations

« Nous ne pouvons plus causer ensemble », dit monsieur K. à un homme. « Pourquoi ? », demanda celui-ci effrayé. « Je ne peux rien exprimer de raisonnable en votre présence », se plaignit monsieur K. « Mais cela ne me fait rien », le consola l'autre. « Je le crois », dit monsieur K. exaspéré, « mais moi, cela me fait quelque chose. »

30

Hospitalité

Quand monsieur K. recevait l'hospitalité, il laissait sa chambre comme il l'avait trouvée, car il n'estimait en rien que des personnes marquassent d'une empreinte leur environnement. Au contraire, il s'efforçait de modifier sa façon d'être de telle sorte qu'elle correspondît au logement ; bien entendu, ce qu'il avait alors en projet ne devait pas en souffrir.

Quand monsieur K. accordait l'hospitalité, il déplaçait au moins une chaise ou une table de l'endroit où elle était à un autre, en se mettant à la place de son hôte. « Et il vaut mieux que ce soit moi qui décide de ce qui lui correspond ! » disait-il.

31

Quand monsieur K. aimait quelqu'un

- Que faites-vous », demanda-t-on à monsieur K.,
- quand vous aimez quelqu'un ? » « J'ébauche un portrait de lui », dit monsieur K., « et je prends soin qu'il lui ressemble. » « Qui ? Le portrait ? »
- Non », dit monsieur K., « ce quelqu'un. »

32

Sur la non-observance

du « chaque chose en son temps »

Un jour, invité chez des gens dans une certaine mesure étrangers, monsieur K. découvrit que ses hôtes, sur une petite table, dans le coin de la chambre à coucher, visible du lit, avaient déjà mis le couvert pour le petit déjeuner. Il se préoccupait encore de cela après avoir d'abord loué en pensée ses hôtes de se hâter d'être quittes envers lui. Il se demande si lui-même aussi préparerait le couvert pour le petit déjeuner, la nuit, avant d'aller au lit. Après quelque réflexion, il trouve la chose bonne en soi à des moments déterminés. Il trouve bon de même que d'autres aussi, à l'occasion pour quelque temps, se préoccupent de cette question.

33

Succès

Monsieur K. vit passer une comédienne et dit : « Elle est belle. » Celui qui était avec lui dit : « Elle a eu dernièrement du succès parce qu'elle est belle. » Monsieur K. se fâcha et dit : « Elle est belle parce qu'elle a eu du succès. »

34

Monsieur K. et les chats

Monsieur K. n'aimait pas les chats. Ils ne lui semblaient pas être amis des hommes ; il n'était donc pas non plus leur ami. « Si nos intérêts ne différaient pas », disait-il, « leur attitude hostile me serait indifférente. » Mais monsieur K.

ne faisait descendre les chats de sa chaise qu'à contrecœur. « Se coucher pour se reposer est un travail, disait-il ; il doit avoir un résultat. » Quand aussi des chats miaulaient devant sa porte, il se levait de son lit, même par le froid, et les faisait entrer au chaud. « Leur calcul est simple », disait-il, « quand ils appellent, on leur ouvre. Quand on ne leur ouvre plus, ils n'appellent plus. Appeler, c'est un progrès. »

35

L'animal préféré de monsieur K.

Quand on demanda à monsieur K. quel animal il estimait entre tous, il nomma l'éléphant et justifia cela ainsi : L'éléphant allie la ruse à la force. Il ne s'agit pas de cette pauvre ruse qui suffit pour échapper à une poursuite ou se procurer de quoi manger sans se faire remarquer, mais de la ruse qui a la force à sa disposition pour de grandes entreprises. Là où était cet animal conduit une large piste. Pourtant il est d'un bon naturel, il comprend la plaisanterie. Il est bon ami comme il est bon ennemi. Très grand et lourd, il est cependant aussi très rapide. Sa trompe amène à un énorme corps même les plus petites nourritures, même des noix. Ses oreilles sont mobiles : il n'entend que ce qui lui convient. Il vit aussi très vieux. Il est également sociable, et cela non seulement avec les éléphants. Il est partout aimé autant que craint. Un certain côté comique fait qu'il peut même être vénéré. Il a une peau épaisse, les couteaux s'y brisent ; mais son cœur est tendre. Il peut devenir triste. Il peut se mettre en colère. Il aime danser. Il meurt au plus épais du bois. Il aime les enfants et d'autres petits animaux. Il est gris et n'attire l'attention que par sa masse. Il n'est pas comestible. Il est capable de

36

bien travailler. Il aime boire et devient gai. Il fait quelque chose pour l'art : il fournit l'ivoire.

37

L'Antiquité

Devant un tableau « constructiviste » du peintre Lundstrbm représentant quelques pots à eau, monsieur K. dit : « Un tableau de l'Antiquité, d'une époque barbare ! En ce temps-là les hommes ne connaissaient sans doute plus rien distinctement, le rond n'apparaissait plus arrondi, la pointe n'apparaissait plus pointue. Les peintres devaient remettre de l'ordre et montrer à leurs clients quelque chose de précis, de sens clair, de forme nette ; ils voyaient tellement de choses vagues, floues, douteuses ; ils étaient tellement affamés d'incorruptibilité qu'ils faisaient une ovation à un homme s'il ne se laissait pas acheter sa folie. Le travail était réparti entre beaucoup, on le voit par ce tableau. Ceux qui déterminaient la forme ne se souciaient pas de la destination des objets ; avec ce pot, on ne peut pas verser de l'eau. Il devait y avoir en ce temps-là beaucoup d'hommes qui étaient considérés exclusivement comme des objets d'usage. Contre cela aussi les artistes devaient se défendre. Une époque barbare, l'Antiquité ! » On

fit remarquer à monsieur K. que le tableau datait de l'époque actuelle. « Oui », dit monsieur K. tristement, « de l'Antiquité. »

38

Une bonne réponse

Au tribunal, on demanda à un ouvrier s'il voulait prêter serment sous la forme laïque ou sous la forme religieuse. Il répondit : « Je suis chômeur. » « Cela n'était pas que distraction », dit monsieur K. « A travers cette réponse, il donnait à entendre qu'il se trouvait dans une situation où des questions pareilles, voire peut-être toute la procédure en tant que telle, n'avaient plus aucun sens. »

39

L'éloge

Quand monsieur K. apprit que d'anciens élèves faisaient son éloge, il dit : « Les élèves ont déjà oublié les fautes du maître depuis longtemps que lui-même se les rappelle encore. »

40

Deux villes

Monsieur K. préférait la ville B. à la ville A. « Dans la ville A. », disait-il, « on m'aime ; mais dans la ville B. on était avec moi amical. Dans la ville A. on se rendait utile envers moi ; mais dans la ville B. on avait besoin de moi. Dans la ville A. on m'invitait à table, mais dans la ville B. on m'invitait à la cuisine. »

41

Services d'ami

Comme exemple de la bonne Manière de rendre un service à des amis, monsieur K. offrait le régal de l'histoire suivante. « Trois jeunes gens arrivèrent chez un vieil Arabe et lui dirent : "Notre père est mort. Il nous a laissé dix-sept chameaux et dans son testament a stipulé que l'aîné en recevrait la moitié, le cadet un tiers et le plus jeune un neuvième. A présent nous ne pouvons pas nous entendre sur le partage ; à toi de prendre la décision !" L'Arabe réfléchit et dit : "A ce que je vois, pour pouvoir bien partager, il vous manque un chameau. Je n'ai moi-même qu'un seul et unique chameau, mais il est à votre disposition. Prenez-le et faites le partage, et ne me ramenez que ce qui restera." Ils le remercièrent pour ce service d'ami, emmenèrent le chameau et partagèrent les dix-huit chameaux de sorte que l'aîné en reçut la moitié, ce qui fit neuf, le cadet un tiers, ce qui fit six, et le plus jeune un neuvième, ce qui fit deux. A leur étonnement, quand ils eurent mis de côté leurs chameaux, il en restait un. Ils le ramenèrent, en renouvelant leurs remerciements, à leur vieil ami. »

Monsieur K. appelait cela un bon service d'ami, parce qu'il n'exigeait aucun sacrifice particulier.

42

Monsieur K. dans une demeure étrangère

Entrant dans une demeure étrangère, monsieur K., avant d'aller se coucher, s'inquiéta des issues de la maison et de rien d'autre. A une question il répondit gêné : « C'est une vieille maudite habitude. Je suis pour la justice ; alors c'est une bonne chose quand la maison où je loge a plus d'une issue. »

43

Monsieur K. et la conséquence

Un jour monsieur K. posa à l'un de ses amis la question suivante : « Je fréquente depuis peu un homme qui habite en face de chez moi. A présent je n'ai plus envie de le fréquenter ; cependant il me manque une raison non seulement de le fréquenter, mais aussi de rompre. Or j'ai découvert que, quand il a acheté dernièrement la petite maison dont il n'était jusqu'alors que locataire, il a fait abattre aussitôt un prunier, devant sa fenêtre, qui lui prenait de la lumière, bien que les prunes ne fussent qu'à moitié mûres. Dois-je donc prendre ceci comme raison au moins apparente, ou comme raison profonde, au moins, de rompre mes relations avec lui ? »

Quelques jours plus tard, monsieur K. raconta à son ami : « J'ai maintenant rompu mes relations avec le gaillard ; figurez-vous que depuis des mois déjà il avait exigé du propriétaire d'alors que l'arbre qui lui prenait la lumière fût abattu. Mais le propriétaire ne voulait pas le faire, parce qu'il voulait avoir les fruits. Et maintenant que la maison est passée à mon personnage, il fait abattre effectivement l'arbre encore chargé de fruits verts ! J'ai maintenant rompu mes relations avec lui à cause de son comportement inconséquent. »

44

La paternité de la pensée

On remontrait à monsieur K. que chez lui le père de la pensée était trop souvent le désir. Monsieur K. répondit : « Il n'y a jamais eu une pensée dont le père ne fût un désir. On peut débattre seulement de ce point : Quel désir ? Il n'est pas nécessaire de soupçonner qu'un enfant pourrait ne pas avoir du tout de père pour soupçonner que l'établissement de la paternité est difficile. »

45

Exercice de la justice

Monsieur K. citait souvent comme exemplaire, d'une certaine façon, un règlement judiciaire de l'ancienne Chine d'après lequel, pour de grands procès, on allait chercher les juges dans des provinces éloignées. C'est qu'en effet on pouvait beaucoup plus difficilement les corrompre (et donc il leur fallait moins être incorruptibles), étant donné que sur leur incorruptibilité veillaient les juges résidant au pays — donc des gens qui s'y reconnaissaient parfaitement, précisément dans ce domaine, et pleins de malveillance envers eux. De plus, les us et coutumes de la contrée, ces juges qu'on était allé chercher ne les connaissaient pas d'expérience

quotidienne. L'injuste acquiert souvent le caractère du juste par le simple fait qu'il se produit fréquemment. Les nouveaux juges devaient se faire instruire de tout d'une manière nouvelle, grâce à quoi ils remarquaient les singularités. Et enfin, pour l'amour de cette vertu qu'est l'objectivité, ils n'étaient pas contraints de porter atteinte à bien d'autres vertus, comme la reconnaissance, l'amour filial, l'ingénuité à l'égard des plus proches, ou d'avoir du courage au point de se faire des ennemis dans leur entourage.

46

Socrate

Après la lecture d'un livre d'histoire de la philosophie, monsieur K. exprima, sur les tentatives des philosophes de faire passer les choses pour fondamentalement inconnaissables, un jugement défavorable. « Quand les sophistes prétendirent savoir beaucoup sans avoir étudié quoi que ce soit », dit-il, « le sophiste Socrate s'avança en affirmant avec arrogance qu'il savait qu'il ne savait rien. On se serait attendu à ce qu'il eût ajouté à sa phrase : car moi non plus je n'ai rien étudié. (Pour savoir quoi que ce soit, nous devons étudier.) Mais il semble n'avoir pas dit plus, et peut-être aussi les applaudissements énormes qui éclatèrent après sa première phrase et durèrent deux mille ans auraient-ils englouti toute phrase de plus. »

47

L'ambassadeur

Dernièrement je parlais avec monsieur K. de cet ambassadeur d'une puissance étrangère, monsieur X., qui dans notre pays avait mené à bien certaines missions de son gouvernement et qui à son retour, comme nous l'apprîmes avec regret, avait été rappelé sévèrement à l'ordre, bien qu'il fût revenu avec de grands succès. « On lui a reproché de s'être commis beaucoup trop à fond avec nous, les ennemis, pour mener à bien ses missions », dis-je. « Croyez-vous donc qu'il aurait eu du succès sans un pareil comportement ? » « Sûrement pas », dit monsieur K., « il fallait qu'il mange bien pour être en état de négocier avec ses ennemis, il fallait qu'il flatte des criminels et qu'il se moque de son pays pour atteindre son but. » « Ce qu'il a fait alors était donc juste ? » demandai-je. « Oui, naturellement », dit monsieur K. distrait, « ce qu'il a fait là était juste. » Et monsieur K. voulut prendre congé de moi. Mais je le retins par la manche. « Alors pourquoi a-t-il eu droit à ce mépris, quand il est revenu ? » m'écriai-je indigné. « Sans doute s'est-il habitué à faire bonne chère, a-t-il continué à fréquenter des criminels et son jugement est-il devenu incertain », dit monsieur K. avec indifférence, « et alors ils ont

48

été obligés de le rappeler à l'ordre. » « Et d'après vous, ce qu'ils ont fait est juste ? » demandai-je horrifié. « Oui, naturellement, que devaient-ils faire d'autre ? » dit monsieur K. « Il a eu le courage et le mérite de se charger d'une tâche

mortelle. Il en est mort. Devaient-ils donc, au lieu de l'enterrer, le laisser pourrir à l'air libre et supporter la puanteur ? »

49

L'instinct naturel de propriété

Comme quelqu'un dans un cercle avait qualifié de naturel l'instinct de propriété, monsieur K. raconta l'histoire qui suit des pêcheurs indigènes de longue date. « Sur la côte sud de l'Islande il y a des pêcheurs qui, au moyen de bouées fixées par des ancres, ont divisé la mer côtière en parcelles qu'ils se sont réparties. Un grand amour les attache à ces champs d'eau comme à leur propriété. Ils se sentent ne faire qu'un avec eux, jamais ils ne les abandonneraient, ne s'y trouverait-il plus aucun poisson, et ils méprisent les habitants des ports auxquels ils vendent ce qu'ils pêchent, car ces gens leur font l'effet d'une race superficielle déshabituée de la nature. Eux-mêmes se disent stables comme l'eau. Quand ils attrapent de grands poissons, ils gardent ceux-ci dans des cuves, leur donnent des noms et s'attachent fortement à eux comme à leur propriété. Depuis quelque temps cela irait mal pour eux économiquement, mais ils repoussent avec résolution toutes les tentatives de réforme, si bien que déjà plusieurs gouvernements, qui faisaient fi de leurs habitudes, ont été renversés par eux. De pareils pêcheurs témoignent irréfutablement de la puissance de cet instinct de propriété auquel l'homme est assujetti de nature. »

50

Si les requins étaient des hommes

« Si les requins étaient des hommes », demanda à monsieur K. la petite fille de son hôtesse, « est-ce qu'ils seraient alors plus gentils avec les petits poissons ? » « Bien sûr », dit-il. « Si les requins étaient des hommes, ils feraient construire dans la mer pour les petits poissons d'énormes caisses, avec dedans toutes sortes de nourritures, non seulement des plantes, mais aussi des matières animales. Ils veilleraient à ce que les caisses aient toujours de l'eau fraîche et d'une façon générale ils prendraient toutes sortes de dispositions sanitaires. Si par exemple un petit poisson se blessait à la nageoire, on lui ferait tout de suite un pansement pour que la mort ne l'enlève pas aux requins avant l'heure. Afin que les petits poissons ne deviennent pas mélancoliques, il y aurait de temps en temps de grandes fêtes aquatiques, car les petits poissons gais ont meilleur goût que les mélancoliques. Naturellement il y aurait aussi des écoles dans les grandes caisses. Dans ces écoles, les petits poissons apprendraient comment on nage dans la gueule des requins. Ils auraient besoin de la géographie, par exemple, afin de pouvoir trouver les grands requins qui paresseusement reposent n'importe où. L'essentiel serait naturellement

51

la formation morale des petits poissons. Ce qu'il y a de plus grand et de plus beau, c'est quand un petit poisson joyeusement se sacrifie, leur enseignerait-on, et tous devaient avoir foi dans les requins, surtout quand ils disaient veiller à un bel

avenir. On ferait comprendre aux petits poissons que cet avenir ne serait assuré que s'ils apprenaient l'obéissance. Les petits poissons devraient se garder de tous les bas penchants, matérialistes, égoïstes et marxistes, et si l'un d'eux trahissait de pareils penchants, en avertir aussitôt les requins. Si les requins étaient des hommes, ils se feraient naturellement la guerre, pour conquérir des caisses à poissons étrangères et des petits poissons étrangers. Les guerres, ils les feraient faire par leurs petits poissons personnels. Ils enseigneraient à ces petits poissons qu'entre eux et les petits poissons des autres requins existe une différence énorme. Les petits poissons, proclameraient-ils, sont, comme on sait, muets, mais ils se taisent dans des langues totalement différentes et c'est pourquoi il leur est impossible de se comprendre les uns les autres. A chaque petit poisson qui, pendant la guerre, tuerait quelques autres petits poissons, des petits poissons ennemis se taisant dans une autre langue, ils remettraient une petite décoration en varech et conféreraient le titre de héros. Si les requins étaient des hommes,

52

il y aurait naturellement chez eux aussi un art. Il y aurait de beaux tableaux où les dents des requins seraient représentées en couleurs magnifiques, leurs gueules comme de purs jardins d'agrément, dans lesquels on peut magnifiquement s'ébattre. Les théâtres au fond de la mer montreraient comment des petits poissons héroïques nagent enthousiasmés dans la gueule des requins, et la musique serait si belle qu'à ses accents les petits poissons, orchestre en tête, rêveurs, et bercés de pensées des plus délectables, s'engouffreraient dans la gueule des requins. Il y aurait aussi une religion, si les requins étaient des hommes. Elle enseignerait que les petits poissons ne commencent à vivre vraiment que dans le ventre des requins. Du reste, une chose aussi cesserait, si les requins étaient des hommes, c'est que tous les petits poissons soient égaux, tel que c'est actuellement. Quelques-uns d'entre eux auraient une fonction et seraient placés au-dessus des autres. Les un peu plus gros auraient même le droit de dévorer les plus petits. Pour les requins cela ne serait qu'agréable, car ils auraient alors eux-mêmes plus fréquemment de gros morceaux à manger. Et les plus gros des petits poissons, les occupants des postes, veilleraient à l'ordre parmi les petits poissons, deviendraient professeurs, officiers, ingénieurs en construction de

53

caisses, etc. Bref, il y aurait donc alors dans la mer une culture, si les requins étaient des hommes. »

54

Attente

Monsieur K. attendit quelque chose une journée, puis une semaine, puis encore un mois. A la fin il dit : « j'aurais très bien pu attendre un mois, mais pas cette journée et pas cette semaine. »

55

L'employé indispensable

D'un employé depuis assez longtemps déjà dans son emploi, monsieur K. entendit parler de façon élogieuse, il était indispensable, il était un si bon employé. « Comment se fait-il qu'il soit indispensable ? » demanda monsieur K. irrité. « Le service ne marcherait pas sans lui », dirent ceux qui le louaient. « Comment peut-il alors être un bon employé, si le service ne marche pas sans lui ? », dit monsieur K. « Il a eu assez de temps pour organiser son service au point que, lui, soit dispensable. A quoi s'emploie-t-il en réalité ? Je vais vous le dire : à faire du chantage ! »

56

Affront tolérable

Un collaborateur de monsieur K. fut accusé d'avoir pris envers lui une attitude inamicale. « Oui, mais seulement derrière mon dos », plaida en sa faveur monsieur K.

57

Monsieur K. conduit une auto

Monsieur K. avait appris à Conduire, mais au début il ne conduisait pas encore très bien. « Je viens juste d'apprendre à conduire une auto », s'excusait-il. « Mais il faut savoir en conduire deux, c'est-à-dire, en plus de votre auto, celle qui la précède. Ce n'est qu'en observant quelles sont les conditions de circulation de l'auto qui roule devant vous, et qu'en jugeant des contretemps qui sont les siens, qu'on sait comment il faut procéder relativement à cette auto. »

58

Monsieur K. et la poésie lyrique

Après la lecture d'un volume de poèmes, monsieur K. dit : « A Rome, les candidats aux emplois publics, quand ils se présentaient sur le forum, n'avaient pas le droit de porter de vêtements avec poches, afin qu'ils ne puissent prendre de deniers corrupteurs. Ainsi les poètes lyriques ne devraient pas porter de manches afin qu'ils ne puissent en secouer des vers. »

59

L'horoscope

A des personnes qui se faisaient établir des horoscopes, monsieur K. demanda qu'elles donnent à leur astrologue une date dans le passé, un jour où leur était arrivé un bonheur ou un malheur particulier. L'horoscope devait permettre à l'astrologue de déterminer en quelque sorte l'événement. Monsieur K. eut peu de succès avec ce conseil, car les croyants reçurent effectivement de leur astrologue, sur l'aspect favorable ou défavorable des astres, des indications qui ne s'accordaient pas avec les expériences des demandeurs, mais ils dirent alors, irrités, que oui, les astres indiquent seulement certaines possibilités, et que oui,

ces indications, pour la date donnée, ont pu être entièrement valables. Monsieur K. se déclara surpris et posa une autre question. « Il ne m'est pas non plus évident, dit-il, que de toutes les créatures seuls les hommes seraient influencés par les configurations astrales. Ces pouvoirs ne laisseront quand même pas tout simplement de côté les animaux. Mais qu'arrive-t-il, si un homme précis est disons Verseau, mais a une puce, qui est Taureau, et que cet homme se noie dans une rivière ? La puce alors se noie peut-être avec lui, bien qu'il se puisse qu'elle ait une configuration astrale très favorable. Cela ne me plaît pas. »

60

Mal compris

Monsieur K. se rendit à une réunion et après raconta l'histoire suivante : Dans la grande ville de X il y a un dénommé Houmpf Club, où l'usage, chaque année, après avoir pris un succulent repas, était de dire un certain nombre de fois « Houmpf ». A ce club appartenaient des gens à qui il était impossible de dissimuler durablement leur opinion, mais qui avaient dû faire l'expérience que leurs énoncés étaient mal compris. « J'entends dire en effet », dit monsieur K. en hochant la tête, « que même ce "Houmpf" est mal compris de quelques-uns, attendu que, selon eux, il ne signifie *rien*. »

61

Deux conducteurs

Monsieur K., interrogé sur le mode de travail de deux hommes de théâtre, les compara de la façon suivante : « Je connais un conducteur qui possède bien le code de la route, le respecte et sait l'utiliser à son avantage. Il s'y entend à placer une pointe pour doubler, à tenir ensuite une vitesse de nouveau régulière, à ménager son moteur, et il trouve ainsi son chemin, prudemment et résolument, entre les autres véhicules. Un autre conducteur, que je connais, procède autrement. Plus qu'à son chemin propre, il s'intéresse à l'ensemble du trafic dont il a le sentiment de n'être qu'une infime partie. Il n'a pas la notion de ses droits et personnellement ne se met pas spécialement en évidence. Il roule mentalement avec la voiture qui le précède et la voiture qui le suit, prenant un permanent plaisir au cheminement de toutes les voitures et des piétons avec. »

62

Sentiment de la justice

Les hôtes de monsieur K. avaient un chien, et un jour celui-ci arriva en rampant avec tous les signes du sentiment de culpabilité. « Il a fait quelque chose de mal, parlez-lui tout de suite avec sévérité et tristesse », conseilla monsieur K. « Mais je ne sais pas ce qu'il a fait de mal », se défendit l'hôte. « Cela le chien ne peut pas le savoir », dit monsieur K. en insistant. « Manifestez-lui vite votre réprobation consternée, sans quoi serait affecté son sentiment de la justice. »

63

Etre amical

Etre amical, monsieur K. attachait à cela un grand prix. Il disait : « Entretenir quelqu'un, même amicalement, ne pas juger quelqu'un selon ses possibilités, être envers quelqu'un uniquement amical, même s'il est amical envers vous, considérer quelqu'un froidement, quand lui est chaleureux, chaleureusement, quand lui est froid, *ce n'est pas amical.* »

64

[Monsieur Keuner et le dessin de sa nièce]

Monsieur Keuner examinait le dessin de sa petite nièce. Lequel représentait une poule qui volait au-dessus d'une cour de ferme. « Au fait, pourquoi ta poule a-t-elle trois pattes ? » questionna monsieur K. « Mais les poules ne peuvent pas voler », dit la petite artiste, « c'est pourquoi j'avais besoin d'une troisième patte pour le décollage. »

« Je me réjouis d'avoir questionné », dit monsieur K.

65

Monsieur Keuner et la gymnastique

Un ami racontait à monsieur Keuner que sa santé était meilleure depuis qu'il avait cueilli dans le jardin, au moment de la récolte, toutes les cerises d'un grand arbre. Il avait rampé jusqu'au bout des branches, et d'attraper autour de lui, au-dessus de lui, ces multiples mouvements lui avaient forcément fait du bien.

« Avez-vous mangé les cerises ? » demanda monsieur Keuner, et fort d'une réponse affirmative il dit : « Ce sont alors des exercices physiques que moi aussi je me permettrais. »

66

Colère et instruction

Monsieur Keuner disait : « Il est difficile d'instruire ceux contre lesquels on est en colère. Mais c'est particulièrement nécessaire, car ils en ont besoin particulièrement. »

67

[Sur la corruption]

Quand monsieur Keuner, dans un cercle de son époque, parla de la connaissance pure et mentionna qu'on ne pouvait tendre vers elle qu'en luttant contre la corruption, quelques-uns lui demandèrent en passant tout ce qui était nécessaire pour corrompre. « De l'argent », dit aussi vite monsieur Keuner. Il y eut alors un grand Ah et Oh de stupéfaction dans le cercle et même des hochements de tête d'indignation. Ceci montrant qu'on avait attendu quelque chose de plus raffiné. On révélait ainsi le désir que les corrompus pouvaient tout de même

l'avoir été par quelque chose de raffiné, de spirituel; et alors : on ne pouvait tout de même pas oser reprocher à un homme corrompu d'avoir manqué d'esprit.

Beaucoup, dit-on, se laissaient corrompre par les honneurs. Ce disant on pensait : non par l'argent. Et tandis qu'aux gens dont il était prouvé qu'ils jouissaient d'un argent malhonnêtement acquis, on reprend cet argent, à ceux qui jouissent d'un honneur acquis aussi malhonnêtement, on désire laisser cet honneur.

C'est ainsi que beaucoup, qu'on accuse d'être des exploiters, préfèrent donner à croire qu'ils ont pris l'argent pour pouvoir régner, plutôt que de

68

s'entendre dire qu'ils auraient régné pour prendre l'argent. Mais là où avoir l'argent signifie régner, régner alors n'est rien qui puisse excuser de voler l'argent.

69

[Erreur et progrès]

Quand on ne pense qu'à soi, on ne peut croire qu'on commet des erreurs, et donc on n'avance pas. C'est pourquoi il vous faut penser à ceux qui poursuivront le travail après vous. C'est seulement ainsi que vous empêcherez qu'une chose soit achevée.

70

[Connaissance des êtres]

Monsieur Keuner avait peu de connaissance des êtres ; il disait : « La connaissance des êtres n'est nécessaire que là où est en jeu l'exploitation. *Penser signifie transformer*. Quand je pense à un être, je le transforme, pour un peu il me semble qu'il n'est pas du tout tel qu'il est, mais qu'il ne l'a été qu'au moment où j'ai commencé à penser à lui. »

71

[Monsieur Keuner et la marée]

Monsieur Keuner passait par une vallée, quand brusquement il remarqua que ses pieds étaient dans l'eau. Alors il se rendit compte que sa vallée était en réalité un bras de mer et que l'heure de la marée approchait. Il resta aussitôt sur place à chercher des yeux un bateau, et tant qu'il eut l'espoir d'en voir un, il resta sur place. Mais comme aucun bateau n'apparaissait, il perdit cet espoir et espéra que l'eau ne monterait plus. C'est seulement quand l'eau lui vint au menton qu'il perdit cet espoir aussi et se mit à nager. Il s'était rendu compte qu'il était lui-même un bateau.

72

Monsieur Keuner et la comédienne

Monsieur Keuner avait comme amie une comédienne, qui recevait *des* cadeaux d'un homme riche. C'est pourquoi elle avait sur les riches un autre point de

vue que monsieur Keuner. Monsieur Keuner pensait que les riches étaient de mauvaises gens, mais son amie pensait qu'ils n'étaient pas tous mauvais. Pourquoi pensait-elle que les riches n'étaient pas tous mauvais ? Elle le pensait non pas parce qu'elle recevait d'eux des cadeaux, mais parce que d'eux elle en acceptait, car elle se faisait cette idée d'elle-même qu'elle n'aurait accepté aucun cadeau de mauvaises gens. Monsieur Keuner, après qu'il y eut longuement réfléchi, ne se faisait pas d'elle l'idée qu'elle se faisait d'elle-même. « Prends-leur leur argent ! », s'écria (tirant parti de l'inévitable) monsieur Keuner. « Les cadeaux, ils les ont non pas payés, mais volés. Leur butin de voleurs, reprends-le à ces mauvaises gens, afin de pouvoir être une bonne comédienne ! » « Ne puis-je pas être aussi une bonne comédienne sans avoir d'argent ? » demanda son amie. « Non », dit monsieur Keuner avec violence. « Non. Non. Non. »

73

[Monsieur Keuner et les journaux]

Monsieur Keuner rencontra monsieur Wirr, le combattant anti-journaux. « Je suis un grand adversaire des journaux », dit monsieur Wirr, « je ne veux aucun journal. » Monsieur Keuner dit : « Je suis encore un plus grand adversaire des journaux : je veux d'autres journaux. »

« Mettez-moi par écrit sur une fiche », dit monsieur Keuner à monsieur Wirr, « ce que vous exigez pour que des journaux puissent paraître. Car des journaux paraîtront. Mais exigez un minimum. Si pour les fabriquer par exemple, plutôt que d'exiger des gens incorruptibles, vous admettiez des corruptibles, je préférerais, car tout simplement alors je les corromprais pour qu'ils améliorent les journaux. Mais même si vous exigiez des incorruptibles, nous commencerions pourtant d'en chercher, et si nous n'en trouvions aucun, nous commencerions pourtant d'en former. Mettez par écrit sur une fiche comment doivent être les journaux, et si nous trouvons une fourmi qui approuve cette fiche, nous commencerons tout de suite. Cette fourmi nous sera d'une aide plus grande, pour améliorer les journaux, que de grandes clameurs générales sur leur caractère inaméliorable. Tant il est vrai qu'une seule fourmi est plus à

74

même d'aplanir une montagne que la rumeur selon laquelle il est impossible de l'aplanir. »

Si les journaux sont un facteur de désordre, ils sont aussi un facteur d'ordre. Ce sont précisément des gens comme monsieur Wirr qui par leur insatisfaction prouvent la valeur des journaux. Monsieur Wirr pense que ce qui le préoccupe, c'est l'absence de valeur des journaux d'aujourd'hui, mais en réalité c'est leur valeur de demain. Monsieur Wirr tient les hommes en haute estime et les journaux pour inaméliorables, monsieur Keuner tient au contraire les hommes en basse estime et les journaux pour améliorables. « Tout peut devenir meilleur », dit monsieur Keuner, « excepté l'homme. »

75

Sur la trahison

Doit-on tenir une promesse ?

Doit-on faire une promesse ? Là où il faut promettre quelque chose, aucun ordre ne règne. On doit donc établir cet ordre. L'homme ne peut rien promettre. Que promet le bras à la tête ? Qu'il restera un bras et ne deviendra pas un pied. Car tous les sept ans c'est un autre bras. Quand l'un trahit l'autre, trahit-il celui même auquel il a promis ? Aussi longtemps que l'un, à qui est promis quelque chose, est dans un cours toujours changeant de circonstances et donc selon les circonstances toujours change et devient un autre, comment lui serait-il tenu ce qui fut à un autre promis ? Le penseur trahit. Le penseur ne promet rien, pour rester un penseur.

76

Commentaire

D'une personne quelconque monsieur Keuner disait : « C'est un grand homme d'Etat. Il ne se laisse pas abuser par ce qu'est un homme sur ce qu'il peut devenir.

« Du fait que les hommes aujourd'hui sont exploités au détriment de l'individu et que donc cela ils ne le souhaitent pas, on ne peut croire abusivement que les hommes souhaitent être exploités. La faute de ceux qui les exploitent à leur détriment est d'autant plus grande qu'ils abusent ici d'un souhait de haute moralité. »

77

[Sur la satisfaction des intérêts]

La principale raison pour laquelle les intérêts doivent être satisfaits est qu'un grand nombre de pensées ne peuvent être pensées parce qu'elles contreviennent aux intérêts de ceux qui pensent. Quand on ne peut satisfaire les intérêts, il est nécessaire de les indiquer et de mettre l'accent sur leurs différences, car c'est seulement ainsi que le penseur pourra penser des pensées qui serviront les intérêts d'autres, car plus facilement que sans intérêts on peut penser encore en faveur des intérêts d'autrui.

78

Les deux cessions

Quand fut venu le temps des désordres sanglants, qu'il avait prévu et dont il avait dit qu'il l'engloutirait lui-même, l'exterminerait et l'effacerait pour une longue période, ils allèrent chercher le penseur à la maison publique.

Alors il indiqua ce qu'il voulait prendre avec lui dans cette situation de rabaissement extrême et craignit en lui-même que cela puisse être trop, et quand ils eurent rassemblé cela et qu'ils l'eurent posé devant lui, ce n'était pas plus que ce que pouvait emporter un homme et pas plus que ce qu'un homme pouvait

donner. Alors le penseur respira et demanda qu'on veuille bien lui mettre ces choses dans un sac, et c'était pour le principal des livres et des papiers, et ils ne renfermaient pas plus de savoir qu'un homme ne puisse oublier. Il prit avec lui ce sac et en outre une couverture, il la choisit pour la facilité de son nettoyage. Toutes les autres choses qu'il avait eues autour de lui, il les laissa là et s'en débarrassa avec une phrase de regret et cinq phrases d'acquiescement.

Ceci fut la cession facile.

Mais de lui une autre cession est connue, qui fut plus difficile. C'est que sur le chemin de son obscur devenir, il revint pour un temps dans une

79

maison plus grande où peu avant que, selon ses prédictions, les désordres sanglants l'engloutissent, il se débarrassa de sa couverture pour une plus riche ou pour plusieurs, se débarrassa aussi du sac avec une phrase de regret et cinq phrases d'acquiescement, tout comme il oublia aussi sa sagesse, afin que l'effacement fût total.

Ceci fut la cession difficile.

80

[Caractéristiques d'une bonne vie]

Monsieur Keuner vit quelque part une vieille chaise d'une grande beauté de facture et se l'acheta. Il dit : « J'espère en trouver beaucoup quand je réfléchis à la manière dont devrait être organisée une vie dans laquelle une chaise comme celle-là n'éveillerait nullement l'attention, ou dans laquelle en faire usage n'aurait rien d'injurieux ni de remarquable. »

« Certains philosophes », raconta monsieur Keuner, « posèrent la question de savoir à quoi devrait sans doute ressembler une vie qui constamment, dans une situation décisive, se laisserait guider par la dernière rengaine. Si nous avions en main une bonne vie, nous n'aurions en effet besoin ni de grands mobiles ni de fort sages conseils et tout *ce* choix-à-fairisme cesserait », dit monsieur Keuner, plein de ce qu'il confessait sur la question.

81

[Sur la vérité]

L'élève Tief vint trouver monsieur Keuner, le penseur, et dit : « Je veux savoir la vérité. »

« Quelle vérité ? La vérité est connue. Veux-tu savoir celle sur le commerce du poisson ? Ou celle sur la fiscalité ? La vérité sur le commerce du poisson, si, du fait qu'ils te la diraient, tu ne payais plus leurs poissons au prix fort, tu ne l'apprendras pas », dit monsieur Keuner.

82

L'amour de qui ?

De la comédienne Z on disait qu'elle s'était tuée par amour malheureux. Monsieur Keuner dit : « Elle s'est tuée par amour d'elle-même. Ce X, elle ne peut en aucun cas l'avoir aimé. Sinon elle aurait eu peine à lui faire ça. L'amour est le désir de donner quelque chose, non de recevoir. L'amour est l'art de produire quelque chose avec ce dont l'autre est capable. On a besoin pour cela d'estime et d'affection de la part de l'autre. Cela on peut toujours l'obtenir. L'exorbitant désir d'être aimé a peu à voir avec le véritable amour. L'amour de soi a toujours quelque chose de suicidaire. »

83

Qui connaît qui ?

Monsieur Keuner interrogea deux femmes sur leur mari.

L'une donna les renseignements suivants :

- J'ai vécu vingt ans avec lui. Nous dormions dans la même chambre et dans le même lit. Nous prenions nos repas ensemble. Il me racontait tout ce qu'il faisait. J'ai appris à connaître ses parents et j'ai fréquenté tous ses amis. Je savais toutes ses maladies, celles qu'il savait lui-même et quelques-unes de plus. De tous ceux qui le connaissent, c'est moi qui le connais le mieux. »
- Tu le connais donc ? » demanda monsieur Keuner.
- Je le connais. »

Monsieur Keuner interrogea encore une autre femme sur son mari. Elle donna les renseignements suivants :

- Il était souvent longtemps sans venir, et je ne savais jamais s'il reviendrait. Depuis un an il n'est plus venu. Je ne sais pas s'il reviendra. Je ne sais pas s'il vient des bonnes maisons ou des ruelles du port. C'est une bonne maison où j'habite. Est-ce qu'il viendrait me voir aussi dans une mauvaise, qui le sait ? Il ne raconte rien, il ne parle avec moi que de *mes* affaires. Il les connaît très

84

bien. Je sais ce qu'il dit, est-ce que je le sais ? Quand il vient, parfois il a faim, mais parfois il a mangé. Mais il ne mange pas toujours, quand il a faim, et quand il a mangé, il ne refuse pas un repas. Une fois il est venu avec une blessure. Je lui ai fait un pansement. Une fois on l'a ramené en le portant. Une fois il a chassé tous les gens de ma maison. Quand je l'appelle « le ténébreux », il rit et dit : Ce qui est loin est ténébreux, mais ce qui est là est clair. Mais parfois il devient sombre à cause de cette parole-là. Je ne sais pas si je l'aime. Je... »

« N'en dis pas plus », dit monsieur Keuner précipitamment. « Je vois, tu le connais. Aucun être humain ne connaît davantage un autre que toi tu ne le connais. »

85

[Le meilleur style]

La seule chose que disait monsieur Keuner sur le style est ceci : « Il devrait être citable. Une citation est impersonnelle. Quels sont les meilleurs fils ? Ceux qui font oublier le père !

86

Monsieur Keuner et le médecin

Le médecin S. disait outragé à monsieur Keuner : « J'ai parlé sur tant de choses qui étaient inconnues. Et je n'ai pas seulement parlé, mais aussi guéri. »

« Est-ce maintenant connu, ce que tu as traité ? » demanda monsieur Keuner.

S. dit : « Non. » « Il vaut mieux », dit aussi vite monsieur Keuner, « que l'inconnu reste inconnu plutôt qu'augmentent les mystères. »

87

[Semblable mieux que différent]

Ce qui est bien, ce n'est pas que les hommes soient différents, mais c'est qu'ils soient semblables. Les semblables se plaisent. Les différents s'ennuient.

88

[Le penseur et le faux élève]

Un faux élève vint trouver monsieur Keuner, le penseur, et lui raconta : « En Amérique il y a un veau à cinq têtes. Que dis-tu à ce sujet ? » Monsieur Keuner dit : « Je ne dis rien. » Alors le faux élève se réjouit et dit : « Plus tu auras de sagesse et plus tu pourrais dire à ce sujet. » Le sot attend beaucoup. Le penseur dit peu.

89

[Sur la contenance]

La sagesse est l'un des résultats de la contenance.

Comme de la contenance elle n'est pas le but, la sagesse ne peut pousser personne à l'imitation de la contenance.

Tout comme je mange, vous ne mangerez pas. Mais si vous mangez comme moi, cela vous profitera.

Ce que je dis là, que la contenance fait les actes, il peut en être ainsi. Mais il faut que vous mettiez en ordre les nécessités, pour qu'il en soit ainsi.

Je m'aperçois souvent, dit le penseur, que j'ai la contenance de mon père. Mais je ne fais pas les actes de mon père. Pourquoi fais-je d'autres actes ? Parce qu'il est d'autres nécessités. Mais je m'en aperçois, la contenance tient plus longtemps que la manière d'agir : elle résiste aux nécessités.

Plus d'un ne peut faire qu'une seule chose, s'il ne veut pas perdre la face. Comme il ne peut se conformer aux nécessités, il succombe facilement.

90

Mais qui a une contenance peut faire beaucoup et ne perd pas la face.

[Ce contre quoi était monsieur Keuner]

Monsieur Keuner n'était pas pour les adieux, pas pour les salutations, pas pour les anniversaires, pas pour les fêtes, pas pour l'achèvement d'un travail, pas pour le commencement d'une nouvelle tranche de vie, pas pour les règlements de comptes, pas pour la vengeance, pas pour les jugements définitifs.

92

[Du surmontement des tempêtes]

« Quand le penseur fut pris dans une grande tempête, il était dans une grosse voiture et prenait beaucoup de place. En premier lieu, il descendit de sa voiture. En deuxième lieu, il se défit de son habit. En troisième lieu, il s'étendit par terre. C'est ainsi, dans sa plus petite grandeur, qu'il surmonta la tempête. » Ayant lu ceci, monsieur Keuner dit : « Les idées des autres sur nous, il est utile de les faire nôtres. Sinon ils ne nous comprennent pas. »

93

[La maladie de monsieur Keuner]

« Pourquoi es-tu malade ? » demandèrent les gens à monsieur Keuner. « Parce que l'Etat n'est pas en ordre », répondit-il. « C'est pourquoi mon régime de santé n'est pas en ordre, et mes reins, mes muscles et mon coeur se retrouvent en désordre.

« Quand j'arrive dans les villes, tout va ou plus vite ou plus lentement que moi. Je ne parle qu'à des gens qui parlent et n'écoute que quand tous écoutent. Tout le profit de mon temps vient de ce qui n'est pas clair, de la clarté ne vient aucun profit, si ce n'est qu'elle n'est le bien que d'un seul. »

94

Incorruptibilité

A la question : comment pourrait-on faire de quelqu'un un incorruptible, monsieur Keuner répondit : « En le rassasiant. » A la question : comment peut-on inciter quelqu'un à faire de bonnes propositions, monsieur Keuner répondit : « En ayant soin qu'il ait sa part de ce que rapportent ses propositions et que d'une autre manière, c'est-à-dire seul, il ne puisse accéder aux bénéfices. »

95

[A qui la faute]

Une élève se plaignait de la trahison de monsieur Keuner.

« Peut-être », plaida-t-il, « que ta beauté trop vite se remarque et trop vite s'oublie. En tout cas il faut que la faute en soit à toi et moi, sinon à qui ? » et il lui rappela les nécessités lors de la conduite d'une auto.

96

Le rôle des sentiments

Monsieur Keuner était avec son tout jeune fils à la campagne. Un matin il le trouva dans le coin du jardin et pleurant. Il demanda la cause de ce chagrin, l'apprit et passa son chemin. Mais comme à son retour le petit garçon pleurait toujours, il l'appela et lui dit : « Quel sens ça a de pleurer par un vent pareil, alors qu'on ne t'entend absolument pas. » Le petit garçon s'arrêta court, comprit cette logique et sans plus montrer de sentiments retourna à son tas de sable.

97

De Keuner jeune

Quelqu'un racontait de Keuner jeune qu'il l'avait entendu dire, un matin, à une jeune fille qui lui plaisait beaucoup : « J'ai rêvé de vous cette nuit. Vous étiez très raisonnable. »

98

[Luxe]

Le penseur souvent blâmait son amie à cause de son luxe. Un jour il découvrit chez elle quatre paires de chaussures. « J'ai aussi quatre sortes de pieds », s'excusa-t-elle.

Le penseur rit et demanda : « Que fais-tu alors, quand une paire est fichue ? » Notant ainsi qu'il n'était pas encore éclairé complètement, elle dit : « Je me suis trompée, j'ai cinq sortes de pieds. » Le penseur fut par là enfin éclairé.

99

[Serviteur ou maître]

- Qui ne s'occupe pas de lui-même a soin que d'autres s'occupent de lui. C'est un serviteur ou un maître. Maître et serviteur diffèrent à peine, excepté pour les serviteurs et les maîtres », dit monsieur Keuner, le penseur.
- Alors est donc dans le vrai celui qui s'occupe de lui-même ? »
- Qui s'occupe de lui-même ne s'occupe de rien. Il est le serviteur du Rien et le maître de rien. »
- Donc est dans le vrai celui qui ne s'occupe pas de lui-même ? »

- Oui, s'il ne donne aucune raison pour que d'autres s'occupent de lui, c'est-à-dire s'occupent de rien et soient les serviteurs du Rien qu'ils ne sont pas eux-mêmes, ou les maîtres du Rien qu'eux-mêmes ils ne sont pas », dit monsieur Keuner, le penseur, en riant.

100

[Une contenance aristocratique]

Monsieur Keuner disait : « Moi aussi, un jour, j'ai pris une contenance aristocratique (vous savez : droit, raide et hautain, la tête rejetée en arrière). C'est que j'étais debout au milieu d'une eau qui montait. Quand elle m'arriva au menton, je pris cette contenance-là. »

101

[Sur le développement des grandes villes]

Beaucoup vivent dans la croyance que les grandes villes ou les usines pourraient prendre à l'avenir une étendue toujours plus grande, voire à la fin à perte de vue. Chez l'un c'est une crainte, chez l'autre un espoir. Aucun moyen sûr ne permet pour l'instant de déterminer ce qu'il en serait. Aussi monsieur Keuner proposait-il, vivant quoi qu'il advienne, de presque négliger ce développement, de ne pas se comporter par conséquent comme si les villes ou les usines pouvaient excéder toute mesure. « Tout », disait-il, « semble en son développement compter avec l'éternité. L'éléphant, qui laisse le veau loin derrière lui pour la grosseur, qui oserait lui fixer une quelconque limite ? Et pourtant il devient seulement plus gros qu'un veau, mais pas plus gros qu'un éléphant. »

102

Sur les systèmes

« Beaucoup d'erreurs », disait monsieur Keuner, « naissent de ce qu'on n'interrompt pas ou trop peu ceux qui parlent. Ainsi naît facilement une spécieuse totalité qui, comme elle est totale, ce dont ne peut douter personne, semble être juste même en ses différentes parties, bien que pourtant ces différentes parties ne soient justes que par rapport à la totalité.

Beaucoup de choses importunes naissent ou continuent d'exister du fait qu'après élimination de coutumes nuisibles, on offre au besoin, lequel subsiste encore ensuite, un trop durable substitut. L'usage crée lui-même le besoin. Pour dire la chose en une image : Pour ces personnes qui ressentent le besoin de beaucoup s'asseoir parce qu'elles sont faibles, on installera en hiver des bancs de neige, afin que de même et sans mesure prise, au printemps, quand les jeunes sont devenus plus robustes, que les vieux sont morts, ces bancs disparaissent. »

103

Architecture

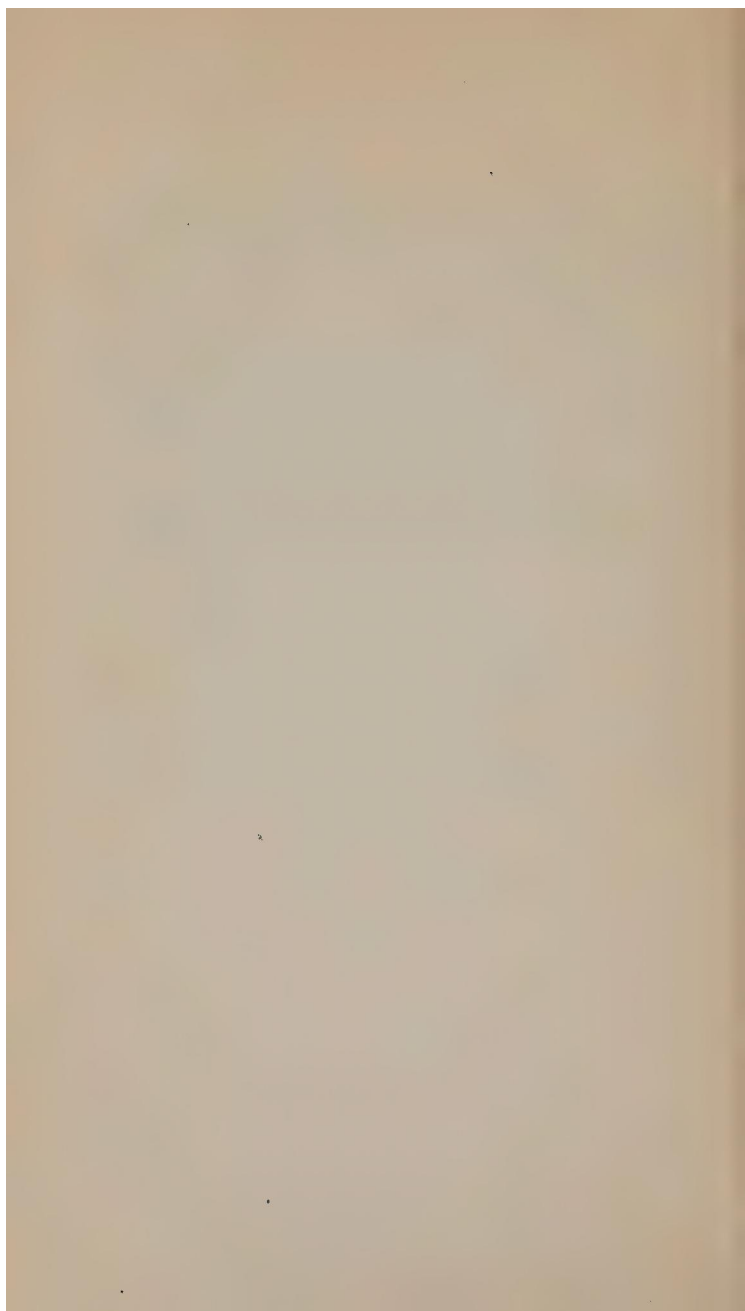
En un temps où régnaient au gouvernement des conceptions artistiques précisément petites-bourgeoises, un architecte demanda au camarade Keuner s'il devait ou non prendre en charge un grand programme de construction. « Les fautes et les compromis dans notre art subsistent des centaines d'années ! » s'écria le désespéré. Le camarade Keuner répondit : « Plus. Depuis l'évolution énorme des moyens de destruction, vos constructions ne sont que des essais, des propositions peu contraignantes. Matériel conceptuel à discuter par la population. Et pour ce qui est des petits ornements hideux, des colonnettes, etc., dispose-les comme étant de trop, de sorte qu'une pioche puisse rapidement rendre justice aux grandes lignes pures. Aie confiance en nos hommes et nos femmes, en une rapide évolution ! »

104

Appareil et parti

Au temps où le parti, après la mort de Staline, se prépara à promouvoir une nouvelle productivité, beaucoup s'écrièrent : « Nous n'avons pas de parti, seulement un appareil. A bas l'appareil ! » Le camarade Keuner dit : « L'appareil est l'ossature de l'administration et du pouvoir en acte. Vous n'avez vu trop longtemps qu'un squelette. N'allez pas jeter bas maintenant tout en bloc. Quand vous l'aurez pourvu de muscles, de nerfs et d'organes, le squelette ne sera plus visible. »

105



TABLE

La sagesse du sage est dans sa contenance, 5

Organisation, 6

Dispositions contre la violence,	7
Des porteurs du savoir,	9
L'esclave du but,	10
Les maux des meilleurs,	11
L'art de ne pas corrompre,	12
Amour de la patrie, haine des patries,	13
La mauvaise qualité n'est pas non plus meilleur marché,	14
Souffrir de la faim,	15
Proposition quand il n'est pas tenu compte de la proposition,	16
Originalité,	17
La question de savoir s'il y a un dieu,	18
Le droit à la faiblesse,	19
Le garçon sans défense,	20
Monsieur K. et la nature,	21
Questions convaincantes,	23
Fiabilité,	24
Les retrouvailles,	25
Sur la fine fleur des bêtes féroces,	26
Forme et matière,	29
Conversations,	30
* Les titres placés entre crochets sont dus aux responsables <i>de</i> l'édition originale allemande <i>de</i> l'ouvrage. N. de l'éd.	
107	
Hospitalité,	31
Quand monsieur K. aimait quelqu'un,	32
Sur la non-observance du « chaque chose en son temps »,	33
Succès,	34
Monsieur K. et les chats,	35

L'animal préféré de monsieur K., 36
 L'Antiquité, 38
 Une bonne réponse, 39
 L'éloge, 40
 Deux villes, 41
 Services d'ami, 42
 Monsieur K. dans une demeure étrangère, 43
 Monsieur K. et la conséquence, 44
 La paternité de la pensée, 45
 Exercice de la justice, 46
 Socrate, 47
 L'ambassadeur, 48
 L'instinct naturel de propriété, 50
 Si les requins étaient des hommes, 51
 Attente, 55
 L'employé indispensable, 56
 Affront tolérable, 57
 Monsieur K. conduit une auto, 58
 Monsieur K. et la poésie lyrique, 59
 L'horoscope, 60
 Mal compris, 61
 Deux conducteurs, 62
 108
 Sentiment de la justice, 63
 Etre amical, 64
 [Monsieur K. et le dessin de sa nièce], 65
 Monsieur Keuner et la gymnastique, 66
 Colère et instruction, 67
 [Sur la corruption], 68
 [Erreur et progrès], 70
 [Connaissance des êtres], 71

[Monsieur Keuner et la marée], 72
 Monsieur Keuner *et* la comédienne, 73
 [Monsieur Keuner et les journaux], 74
 Sur la trahison, 76
 Commentaire, 77
 [Sur la satisfaction *des* intérêts], 78
 Les deux cessions, 79
 [Caractéristiques d'une bonne vie], 81
 [Sur la vérité], 82
 L'amour de qui ?, 83
 Qui connaît qui ?, 84
 [Le meilleur style], 86
 Monsieur Keuner et le médecin, 87
 [Semblable mieux que différent], 88 [Le penseur *et* le faux élève], 89 [Sur la
 contenance], 90
 [Ce contre quoi était monsieur Keuner], 92 [Du surmontement des tempêtes], 93
 [La maladie de monsieur Keuner], 94 Incorruptibilité, 95
 [A qui la faute], 96
 Le rôle des sentiments, 97
 De Keuner jeune, 98
 [Luxe], 99
 [Serviteur ou maître], 100
 [Une contenance aristocratique], 101
 [Sur le développement des grandes villes], 102
 Sur les systèmes, 103
 Architecture, 104
 Appareil et parti, 105
 110
 ACHEVÉ D'IMPRIMER, LE 28 MARS 1980
 PAR CORBIÈRE ET JUGAIN, ALENÇON, ORNE
 DÉPÔT LÉGAL : P^r TRIMESTRE 1980
 Travaux

- 1 Brecht, *L'Achat du cuivre*
- 2 Goldmann, *Racine*
- 3 Büchner, *Théâtre complet*
- 4 Brecht, *Petit organon pour le théâtre*
- 5 *Itinéraire de Roger Planchon*
- 6 Lefebvre, *Musset*
- 7 Brecht, *Sur le cinéma*
- 8 Brecht, *Sur le réalisme*
- 9 Brecht, *Les Arts et la révolution*
- 10 Gorki, *Les Petits bourgeois. Les Bas-fonds*
- 11 Baratto, *Sur Goldoni*
- 12 Seghers, *La Révolte des pêcheurs de Sainte-Barbara*
- 13 Wekwerth, *La Mise en scène dans le théâtre d'amateurs*
- 14 Autrusseau, *Labiche et son théâtre*
- 15 Brecht, *Grand-peur et misère du **III**e Reich*
- 16 Goldmann, *Situation de la critique racinienne*
- 17 Adorno/Eisler, *Musique de cinéma*
- 18 Dort, *Corneille dramaturge*
- 19 Seghers, *Histoires des Caraïbes*
- 20 Mayer, *Sur Richard Wagner*
- 21 Lenz, *Le Précepteur, Le Nouveau Menoza, Les Soldats*
- 22 Brecht, *Dialogues d'exilés*
- 23 Sauvage, *Calderon*
- 24 Brecht, *Le Cercle de craie caucasien*
- 25 Lukâcs, *Marx et Engels, historiens de la littérature*
- 26 Mayer, *Brecht et la tradition*
- 27 Lacarrière, *Sophocle*
- 28 Gorki, *Les Estivants. Les Enfants du soleil*
- 29 Brecht, *Histoires de monsieur Keuner*
- 30 Strindberg, *La Danse de **mort***

Monsieur Keuner disait : c Moi aussi, un jour, j'ai pris une contenance aristocratique (vous savez : droit, raide et hautain, la tête rejetée en arrière). C'est que j'étais debout au milieu d'une eau qui montait. Quand elle m'arriva au menton, je pris cette contenance-là.

B. B., *Histoires de monsieur Keuner*